

## Ausländer aux enfers

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 40, numéro 1 (235), février 1998

Rose Ausländer : des contrées de fumée noire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31788ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1998). Ausländer aux enfers. *Liberté*, 40(1), 90–92.

---

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

## AUSLÄNDER AUX ENFERS

Comment ces poèmes aimeraient-ils être lus? Qu'attendent-ils de moi? Je me suis posé ces questions après en avoir parcouru quelques-uns au hasard.

De toute évidence, ils refusaient la déclamation. Ils étaient trop courts, ou bien ils s'effaçaient trop à mesure qu'ils se formaient pour convenir à une estrade. Fallait-il les lire silencieusement? J'ai essayé. Ça n'allait pas. Ils étaient trop pétris de silence pour que j'en ajoute. Ils ont besoin de la voix, me suis-je dit, mais d'une voix privée, ordinaire, sans intention de spectacle. Il faudrait que quelqu'un me les lise à mi-voix dans un espace ouvert, par exemple sur un banc de parc, pour que la voix n'arrive pas seule, détachée de la vie, mais vienne mêlée aux bruits du monde, agressifs ou non — enfants, coups de freins, insectes, moteurs, oiseaux. Comme ça, je saurais comment la voix se situe par rapport à eux.

À défaut de banc, de parc, de quelqu'un, porte-voix d'Ausländer, j'ai eu le café Lafleur, j'ai eu ma voix, aussi ordinaire que possible, j'ai eu des bruits divers, agressifs ou non, qui la couvraient — tasses, fourchettes, assiettes, claquements réguliers de la caisse, des portes, du distributeur du *Journal de Montréal*, chuchotements, va-et-vient, commandes des serveuses, grosse toux des bronchiteux, propos excités de toutes sortes.

Les habitués nocturnes de chez Lafleur m'ont vu parler tout seul. Une blonde tatouée, en cuir noir à franges,

assise à la table voisine avec sa *chum* de fille, m'a regardé avec suspicion. Certains matins, une sorte de prophète du Centre-Sud, dans la soixantaine, entre par une porte et sort par l'autre en hurlant des anathèmes qu'on ne comprend pas. Il n'est pas venu. Peu importe. Les autres bruits suffisaient.

J'ai noté qu'Ausländer était allée loin dans une direction qui me tient à cœur, mais où je ne peux prétendre aux mêmes succès :

*Désormais le vert est docile (...)*  
*Avec la taupe j'ai fraternisé (...)*  
*Les vers m'aiment (...)*

Un carré s'est dessiné, avec aux quatre coins: Ausländer («Mon rossignol»), Aïgui («Maman dans les framboisiers»), Celan, Nelly Sachs.

Pour la poésie, le passage chez Lafleur (ouvert 24 heures) est l'ultime test. Il n'y a pas d'endroit plus éprouvant pour les vers. C'est comme un passage à tabac, ou la Bérézina. Ça passe ou ça casse. La poésie collet monté s'y ratatine. La poésie tatouée, du genre « fille commando bandée », y passe complètement inaperçue. Il faut autre chose pour passer intact en laissant une marque.

Vers six heures et demie, la blonde en cuir à franges a réclamé des olives, apparemment pour faire passer des œufs pâteux ou cartonnés qui l'étouffaient. « Heye, chose ! Dis-moé pas qu'y a même pas eune olive écite, tabarnak ! » Elle parlait à sa *chum* effacée, visiblement gênée de cet éclat. Alors j'ai imaginé que Rose Ausländer était là, qu'elle voyait la blonde et lui disait pour la calmer :

*Je me rallie*  
*à toi*  
*que je ne connais pas*

Ces mots, qui auraient pu paraître anodins ailleurs, ont été d'une puissance extrême chez Lafleur. La blonde a eu l'air soulagée, comme par une olive. J'ai pensé qu'Ausländer pourrait dire aussi:

*En toi  
tout le visible  
et l'infini de l'invisible*

Avec un coup de pouce, tous les autres poèmes seraient peut-être passés, à condition de forcer un peu l'allure pour en finir avant que la blonde, tannée, n'ait l'idée d'ameuter sa *gang* de bicycles. Après les œufs, on pouvait s'attendre à ce que toutes ces olives à la file provoquent une nouvelle crise d'insécurité.

De mon côté, pourquoi ai-je imaginé que les poèmes d'Ausländer se plairaient chez Lafleur? En peu de mots, ils abordent des sujets graves, appartenant à tous. Dénominateurs communs d'humanité, au sens le meilleur de l'expression, ils surplombent des pans de vie entiers, des foules de morts, des blocs d'années, des kilomètres de fond, sans pesanteur, comme de légères crêtes de vagues. Et il y a l'effet de la traduction qui universalise la poésie, de façon qu'elle se sente partout chez elle — pourquoi pas chez Lafleur? —, en la tirant un peu vers l'anonymat d'une parole-monde, loin de ses caractéristiques d'origine (auteur, localisation, époque, langue).